



ZAO WOU-KI : « CE QUI NE SE VOIT PAS »

Zao Wou-Ki, disait Claude Roy, c'est « un grand peintre qui poursuit dans son œuvre une dizaine au moins de grands siècles de l'art chinois, et qui est un des meilleurs peintres modernes de l'Occident. » Double richesse, donc, et double grandeur. À quoi s'ajoute encore une autre dimension, celle du verbe et de la poésie: très souvent, Zao Wou-Ki dialogue avec les poètes (Rimbaud, Michaux, Char, Senghor). Enfin, couronnement de cette multiple splendeur, sa peinture suggère à profusion des paysages, des mystères organiques et cosmiques, des univers puissamment étranges mais toujours habitables.

Plusieurs civilisations, plusieurs arts, plusieurs mondes. Voilà qui semble correspondre à l'idée, esthétiquement vague et moralement confortable, que l'art doit être

universel et que rien ne vaut le métissage. Mais si l'universalisme est peut-être un bon sentiment, il ne suffit pas à faire de la bonne peinture. Additionner les civilisations ne fait pas accéder à l'universel, pas plus qu'additionner les arts ne fait un art. L'œuvre de Zao Wou-Ki paraît plurielle? Mais c'est sa singularité, bien sûr, qui fait son génie.

Quelle singularité? Écoutons l'artiste: «Je voulais peindre ce qui ne se voit pas, le souffle de la vie, le vent, le mouvement, la vie des formes, l'éclosion des couleurs et leur fusion». La première partie de la phrase pourrait passer pour un manifeste de l'art abstrait. Mais la suite dit tout autre chose: «Ce qui ne se voit pas», ce n'est en aucune façon un monde *abstrait* du monde visible. C'est au contraire ce qui *anime* le monde visible; ce sont les forces qui créent ses formes.

Voilà qui n'a plus rien à voir avec une revendication d'abstraction, lyrique ou non. Mais tout à voir avec la peinture chinoise traditionnelle, pour laquelle les paysages recèlent des forces intérieures, que l'artiste éprouve et fait éprouver. Le peintre Shitao (1641-1719) disait ainsi que «la mer manifeste sa puissance alors que les montagnes font circuler leur énergie au-dedans d'elles-mêmes». Ces énergies du dedans, c'est précisément cela que Zao Wou-Ki veut peindre. Shitao disait encore que les artistes font «entrer en eux les monts et les fleuves» pour les faire ensuite «renaître d'eux». Ainsi le peintre devient-il ces forces intimes que son œuvre va restituer. Comme par hasard, «Shitao», qui est un surnom, signifie «flot de pierre». C'est-à-dire mouvement secret de ce qu'on croit figé.

Bien des siècles plus tôt, mais déjà dans le même esprit, écoutons le peintre Mi-Fu (1051-1107). Il est d'autant plus avisé de l'écouter – et de le regarder – que c'est un ancêtre spirituel de Zao Wou-Ki, dont la famille possédait une des œuvres, et qu'elle révérait entre tous. Mi Fu n'hésitait pas à interpeller une pierre en l'appelant son «frère aîné»: oui, comme l'être humain, la roche est animée. Les forces qui meuvent son immobilité, le peintre les discerne, ou plutôt les éprouve, avant de les offrir à notre vue.

Henri Michaux jugeait donc exactement quand il affirmait de Zao Wou-Ki: «Lorsque nous lui voyons une technique proche de celle d'un artiste occidental moderne, il n'en suit pas moins son chemin chinois». Bien sûr, ce natif de Pékin reconnaît sa dette à l'égard de la peinture occidentale; à l'égard de Paul Klee, des impressionnistes, de Cézanne, de Matisse, de Picasso, sans parler d'Henri Michaux lui-même, le poète et le peintre. Et l'on ne peut nier qu'à plus d'un égard, ses créations se rapprochent de l'abstraction lyrique occidentale. Mais il affirme lui-même avoir quitté la Chine pour mieux la retrouver, en toute liberté.

Et ce monde où s'unissent l'extrême légèreté et l'extrême intensité, où les couleurs sont aiguës et les traits vaporeux, ce monde de tourments sereins et de tempêtes sans révolte, ce monde de soie déchirante, nul autre que lui ne pouvait le créer.

Étienne Barillier, écrivain

NOTA BENE

Zao Wou-Ki, la lumière et le souffle, Musée d'art de Pully, jusqu'au 27 septembre 2015